Sedaine, Michel Jean

Le philosophe sans le Savoir.

# LE PHILOSOPHE
## *SANS LE SAVOIR,*
## COMEDIE EN PROSE EN CINQ ACTES,

*Representée par les Comediens Français ordinaires du Roi, le 2. Novembre 1765.*

Michel Jean

Par M. SEDAINE.





A PARIS,

Chez CLAUDE HERISSANT, Libraire-Imprimeur, rue Neuve Notre-Dame, à la Croix d'or.

M. DCC. LXVI.

*Avec Approbation & Privilége du Roi.*

# ACTEURS.

M. VANDERK pere.
M. VANDERK fils.
M. DESPARVILLE Pere, ancien Officier.
M. DESPARVILLE fils, Officier de Cavalerie.
Mme VANDERK.
UNE MARQUISE, ſœur de M. Vanderk pere.
ANTOINE, homme de confiance de M. Vanderk.
VICTORINE, fille d'Antoine.
Mlle SOPHIE VANDERK, fille de M. Vanderk.
UN PRÉSIDENT, futur époux de Mlle Vanderk.
UN DOMESTIQUE de M. Deſparville.
UN DOMESTIQUE de M. Vanderk fils.
LES DOMESTIQUES de la maiſon.
LE DOMESTIQUE de la Marquiſe.

*La Scène ſe paſſe dans une grande Ville de France.*



# LE PHILOSOPHE SANS LE SAVOIR, COMÉDIE.

## ACTE PREMIER.

*Le Théâtre répréſente un grand Cabinet éclairé de bougies; un ſecrétaire ſur un des côtés : il eſt chargé de papiers & de cartons.*

### SCENE PREMIERE.

ANTOINE, VICTORINE.

ANTOINE.

QUoi ! je vous ſurprends votre mouchoir à la main, l'air embarraſſé, & vous eſſuyant les yeux, & je ne peux pas ſavoir pour quoi vous pleurez ?

VICTORINE.

Bon, mon Papa, les jeunes filles pleurent quelquefois pour ſe déſennuyer.

ANTOINE.

Je ne me paye pas de cette raiſon-là.

VICTORINE.

Je venois vous demander—

ANTOINE.

Me demander ? Et moi je vous demande ce que vous avez à pleurer; & je vous prie de me le dire.

VICTORINE.

Vous vous moquerez de moi.

ANTOINE.

Il y auroit assurément un grand danger.

VICTORINE.

Si cependant ce que j'ai à vous dire étoit vrai, vous ne vous en moqueriez certainement pas.

ANTOINE.

Cela peut être.

VICTORINE.

Je suis descendue chez le Caissier de la part de Madame.

ANTOINE.

Hé bien ?

VICTORINE.

Il y avoit plusieurs Messieurs qui attendoient leur tour, & qui causoient ensemble. L'un d'eux a dit : Ils ont mis l'épée à la main; nous sommes sortis & on les a séparés.

ANTOINE.

Qui ?

VICTORINE.

C'est ce que j'ai demandé. Je ne sais, m'a dit l'un de ces Messieurs, ce sont deux jeunes gens : l'un est Officier dans la cavalerie, & l'autre dans la marine. Monsieur, l'avez-vous vu ? Oui Habit bleu, paremens rouges ? Oui. Jeune ? Oui, de vingt à vingt-deux ans. Bien fait ? Ils ont souri : j'ai rougi, & je n'ai osé continuer.

ANTOINE.

Il est vrai que vos questions étoient fort modestes.

VICTORINE.

Mais si c'étoit le fils de Monsieur ?—

ANTOINE.

N'y a-t-il que lui d'Officier ?

VICTORINE.

C'est ce que j'ai pensé.

ANTOINE.

Est-il le seul dans la marine ?

VICTORINE.

C'est ce que je me disois.

ANTOINE.

N'y a-t-il que lui de jeune ?

VICTORINE.

C'est vrai.

ANTOINE.

Il faut avoir le cœur bien ſenſible.

VICTORINE.

Ce qui me feroit croire encore que ce n'eſt pas lui, c'eſt que ce Monſieur a dit que l'Officier de marine avoit commencé la querelle.

ANTOINE.

Et cependant vous pleuriez.

VICTORINE.

Oui, je pleurois.

ANTOINE.

Il faut bien aimer quelqu'un pour s'alarmer ſi aiſément.

VICTORINE.

Hé, mon Papa, après vous, qui voulez-vous donc que j'aime le plus ? Comment, c'eſt le fils de la maiſon : feue ma mere l'a nourri ; c'eſt mon frere de lait ; c'eſt le frere de ma jeune Maîtreſſe, & vous-même vous l'aimez bien.

ANTOINE.

Je ne vous le défends pas ; mais ſoyez raiſonnable.

VICTORINE.

Ah ! cela me faiſoit de la peine.

ANTOINE.

Allez, vous êtes folle.

VICTORINE.

Je le ſouhaite. Mais ſi vous alliez vous informer.

ANTOINE.

Et où dit-on que la querelle a commencé ?

VICTORINE.

Dans un Caffé.

ANTOINE.

Il n'y va jamais.

VICTORINE.

Peut-être par hazard. Ah ! ſi j'étois homme, j'irois.

---

## SCENE II.

### ANTOINE, VICTORINE, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Monſieur.

ANTOINE.

Que voulez-vous ?

LE DOMESTIQUE.

C'eſt une Lettre pour remettre à M. Vanderk.

ANTOINE.

Vous pouvez me la laiſſer.

LE DOMESTIQUE.

Il faut que je la remette moi-même : mon Maître me l'a ordonné.

ANTOINE.

Monſieur n'eſt pas ici ; & quand il y ſeroit, vous prenez bien mal votre temps : il eſt tard.

LE DOMESTIQUE.

Il n'eſt pas neuf heures.

ANTOINE.

Oui ; mais c'eſt ce ſoir même les accords de ſa fille. Si ce n'eſt qu'une Lettre d'affaires, je ſuis ſon homme dec onfiance, & je—

LE DOMESTIQUE.

Il faut que je la remette en main propre.

ANTOINE.

En ce cas, paſſez au magaſin, & attendez je vous ferai avertir.

---

## SCENE III.

### ANTOINE, VICTORINE.

VICTORINE.

MOnſieur n'eſt donc pas rentré ?

ANTOINE.

Non, il eſt retourné chez le Notaire.

VICTORINE.

Madame m'envoie vous demander— Ah ! je voudrois que vous viſſiez Mademoiſelle avec ſes habits de noces : on vient de les eſſayer. Les diamans, le collier, la rivière de diamans. Ah ! ils ſont beaux : il y en a un gros comme cela : & Mademoiſelle, ah ! comme elle eſt charmante. Le cher amoureux eſt en extaſe. Il eſt là, il la mange des yeux. On lui a mis du rouge, & une mouche. Vous ne la reconnoîtriez pas.

ANTOINE.

Si-tôt qu'elle a une mouche.

VICTORINE.

Madame m'a dit : Vas demander à ton pere ſi Monſieur eſt revenu, & s'il n'eſt pas en affaire, & ſi on peut lui parler. Je vous dirai ; mais vous n'en parlerez pas. Mademoiſelle va ſe faire annoncer comme une Dame de condition ſous un autre nom ; & je ſuis sûre que Monſieur y ſera trompé.

ANTOINE.

Certainement un pere ne reconnoîtra pas ſa fille.

VICTORINE.

Non, il ne la reconnoîtra pas, j'en ſuis sûre. Quand il arrivera, vous nous avertirez : il aura de quoi rire. Cependant il n'a pas coutume de rentrer ſi tard.

ANTOINE.

Qui ?

VICTORINE.

Son fils.

ANTOINE.

Tu y penſes encore ?

VICTORINE.

Je m'en vais : vous nous avertirez. ah ! voilà Monſieur.

---

## SCENE IV.

### ANTOINE, M. VANDERK, DEUX HOMMES *portant de l'argent dans des hottes.*

M. VANDERK *aux Porteurs.*

ALlez à ma caiſſe : deſcendez trois marches & montez-en cinq, au bout du corridor.

ANTOINE.

Je vais les y mener.

M. VANDERK.

Non, reſte. Les Notaires ne finiſſent point. (*il poſe ſon chapeau & ſon épée : il ouvre un ſecretaire.*) Au reſte ils ont raiſon : nous ne voyons que le préſent, & ils voient l'avenir. Mon fils eſt-il rentré ?

ANTOINE.

Non, Monſieur. Voici les roûleaux de vingt-cinq louis que j'ai pris à la caiſſe.

M. VANDERK.

Gardez-en un. Oh ça, mon pauvre Antoine, tu vas de-

main avoir bien de l'embarras.

ANTOINE.

N'en ayez pas plus que moi.

M. VANDERK.

J'en aurai ma part.

ANTOINE.

Pourquoi ? Repofez-vous fur moi.

M. VANDERK.

Tu ne peux pas tout faire.

ANTOINE.

Je me charge de tout. Immaginez-vous n'être qu'invité. Vous aurez bien affez d'occupation de recevoir votre monde.

M. VANDERK.

Tu auras un tas de domeftiques étrangers : c'eft ce qui m'effraie, fur-tout ceux de ma fœur.

ANTOINE.

Je le fais.

M. VANDERK.

Je ne veux pas de débauches.

ANTOINE.

Il n'y en aura pas.

M. VANDERK.

Que la table des Commis foit fervie comme la mienne.

ANTOINE.

Oui, Monfieur.

M. VANDERK.

J'irai y faire un tour.

ANTOINE.

Je le leur dirai.

M. VANDERK.

Je veux recevoir leur fanté, & boire à la leur.

ANTOINE.

Ils feront charmés.

M. VANDERK.

La table des domeftiques fans profufion du côté du vin.

ANTOINE.

Oui.

M. VANDERK.

Un demi-louis à chacun comme préfent de noces.

ANTOINE.

Oui.

M. VANDERK.

Si tu n'as pas affez de ce que je t'ai donné, avance-le.

ANTOINE.

Oui.

M. VANDERK.

Je crois que voilà tout— Les magafins fermés— que perfonne n'y entre paffé dix heures— Que quelqu'un refte dans les bureaux, & ferme la porte en dedans.

ANTOINE.

Ma fille y reftera.

M. VANDERK.

Non. Il faut que ta fille foit près de fa bonne amie. J'ai entendu parler de quelques fufées, de quelques petards. Mon fils veut bruler fes manchettes.

ANTOINE.

C'eft peu de chofe.

M. VANDERK.

Ais toujours foin que les réfervoirs foient pleins d'eau. (*Ici Victorine entre; elle parle à fon Pere à l'oreille : il lui répond.*

ANTOINE *à fa fille.*

Oui. [*après qu'elle eft partie*] Monfieur, vous croyez-vous capable d'un grand fecret?

M. VANDERK.

Encore quelques fufées, quelques violons?

ANTOINE.

C'eft bien autre chofe. Une Demoifelle qui a pour vous la plus grande tendreffe.

M. VANDERK.

Ma fille?

ANTOINE.

Jufte. Elle vous demande un tête à tête.

M. VANDERK.

Sais-tu pourquoi?

ANTOINE.

Elle vient d'effayer fes diamans, fa robe de noce: on lui a mis un peu de rouge. Madame & elle penfent que vous ne la reconnoîtrez pas. La voici.

---

## *SCENE V.*

ANTOINE, M. VANDERK, UN DOMESTIQUE, Mlle SOPHIE, VANDERK annoncée fous le nom de Madame de Vanderville.

LE DOMESTIQUE *riant.*

MOnfieur, Madame la Marquife de Vanderville.

M. VANDERK.

Faites entrer.

*( On ouvre les deux battans. )*

*De grandes Révérences.*

SOPHIE *interdite.*

Mon— Monſieur.

M. VANDERK.

Madame. avancez un ſiége (*Ils s'aſſient. A Antoine*) Elle n'eſt pas mal. ( *à Sophie* ) Puis-je ſavoir de Madame ce qui me procure l'honneur de la voir ?

SOPHIE *tremblante.*

C'eſt que— Mon— Monſieur, j'ai— j'ai un papier à vous remettre.

M. VANDERK.

Si Madame veut bien me le confier.

[ *Pendant qu'elle cherche, il regarde Antoine.* ]

ANTOINE.

Ah ! Monſieur, qu'elle eſt belle comme cela !

SOPHIE. *

Le voici. *Le Pere ſe leve pour prendre le papier.* Ah ! Monſieur pourquoi vous déranger ? ( *à part.* ) Je ſuis interdite.

M. VANDERK.

Cela ſuffit. C'eſt trente louis. Ah ! rien de mieux. Je vais... (*Pendant que M. Vanderk va à ſon ſecrétaire ; Sophie fait ſigne à Antoine de ne rien dire.* ) Ce billet eſt excellent : il vous eſt vennu par la Hollande.

SOPHIE.

Non — oui.

M. VANDERK.

Vous avez raiſon, Madame— Voici la ſomme.

SOPHIE.

Monſieur je ſuis votre très-humble & trés obéiſſante ſervante.

M. VANDERK.

Madame ne compte pas ?

SOPHIE.

Ah ! mon cher—Mon—Monſieur. Vous êtes un ſi honnête homme— que— la réputation— la renommée dont—

---

* On pourroit voir Victorine eſpionner.

SCENE

## SCENE VI.

### Mme VANDERK, & les, Acteurs précédens.

SOPHIE.

AH! maman, papa s'est moqué de moi.

M. VANDERK.

Comment! c'est vous ma fille?

SOPHIE.

Ah! vous m'aviez reconnue.

Mme VANDERK.

Comment la trouvez-vous?

M. VANDERK.

Fort bien.

SOPHIE.

Vous ne m'avez seulement pas regardée. Je ne suis pas une voleuse; & voici votre argent que vous donnez avec tant de confiance à la premiére personne.

M. VANDERK

Garde-le, ma fille. Je ne veux pas que dans toute ta vie tu puisses te reprocher une fausseté même en badinant. Ton billet, je le tiens pour bon. Garde les trente louis.

SOPHIE.

Ah! mon cher pere.

M. VANDERK.

Vous aurez de présens à faire demain.

## SCENE VII.

### Les Acteurs précédens, & le GENDRE.

M. VANDERK.

VOus allez, Monsieur épouser une jolie personne. Se faire annoncer sous un faux nom, se servir d'un faux seing pour tromper son pere: tout cela n'est qu'un badinage pour elle.

LE GENDRE

Ah! Monsieur, vous avez à punir deux coupables, Je suis

complice, & voici la main qui a figné.

M. VANDERK *prenant la main de sa fille & celle de son futur.*
Voilà comme je la punis.

LE GENDRE.

Comment récompensez-vous donc ?

( *La mere fait un signe à Sophie.* )

SOPHIE *au futur.*

Permettez-moi, Monsieur, des vous prier—

LE GENDRE.

Commandez.

SOPHIE.

Devinez ce que je veux vous dire.

Mme. VANDERK *à son mari.*

Votre fille est très-embarrassée.

M. VANDERK.

Quel est son embarras ?

LE GENDRE *à Sophie.*

Je voudrois bien vous deviner— Ah! c'est de vous laisser ?

SOPHIE.

Oui.

Mme VANDERK.

Votre fille nous quitte : elle veut vous demander—

M. VANDERK.

Ah, Madame.

Mme VANDERK.

Ma fille !

SOPHIE.

Ma mere! Ah! mon cher pere, je— [ *faisant le mouvement pour se mettre à genoux, le pere la retient.* ]

M. VANDERK.

Ma fille, épargne à ta mere & à moi l'attendrissement d'un pareil moment. Toutes nos actions ne tendent, jusqu'à présent ; qu'à attirer sur toi & sur ton frere toutes les faveurs du Ciel. Ne perds jamais de vuë, ma fille, que la bonne conduite des pere & mere est la bénédiction des enfans.

SOPHIE.

Ah! si jamais je l'oublie.

# SCENE VIII.

VICTORINE, VANDERK fils qui entre quelque temps après, & les Acteurs précédens.

VICTORINE.

LE voilà, le voilà.

Mme VANDERK.

Qui ? qui donc ?

VICTORINE.

Monſieur votre fils.

Mme VANDERK.

Je vous aſſure, Victorine, que plus vous avancez en âge, & plus vous extravaguez.

VICTORINE.

Madame ?

Mme VANDERK.

Premiérement, vous entrez ici ſans qu'on vous appelle.

VICTORINE.

Mais Madame.

Mme VANDERK.

A-t-on coutume d'annoncer mon fils ?

SOPHIE.

Ma bonne amie, vous êtes bien folle.

VICTORINE.

C'eſt que le voilà.

[*Le fils fait des révérences.*]

SOPHIE.

Ah ! mon frere ne me reconnoît pas.

M. VANDERK fils.

Hé ! c'eſt ma ſœur ! Oh, elle eſt charmante !

Mme VANDERK.

Tu la trouves donc bien ?

M. VANDERK fils.

Oui, ma mere.

## SCENE IX.

### LE GENDRE, & les mêmes Acteurs.

LE GENDRE.

M'Eſt-il permis d'approcher ? (*à Sophie ; enſuite au Pere*) Les Notaires ſont arrivés. [*Il veut donner le bras à Sophie, qui montre ſa mere.*]

SOPHIE.

A ma mere.

(*Le Gendre donne la main à la mere, & ſort.*)

## SCENE X.

### M. VANDERK fils, SOPHIE, VICTORINE.

SOPHIE.

VOus me trouvez donc bien ?

M. VANDERK fils.

Très-bien.

SOPHIE.

Et moi, mon frere, je trouve fort mal de ce qu'un jour comme celui-ci vous êtes revenu ſi tard. Demandez à Victorine.

M. VANDERK fils.

Mais, quelle heure donc ?

SOPHIE *lui donnant une montre.*

Tenez, regardez.

M. VANDERK fils.

Il eſt vrai qu'il eſt un peu tard. Cette montre eſt jolie. (*Il veut la rendre.*)

SOPHIE.

Non, mon frere, je veux que vous la gardiez comme un reproche éternel de ce que vous vous êtes fait attendre.

M. VANDERK fils.

Et moi je l'accepte de bon cœur. Puiſſé-je, à chaque fois que j'y regarderai, me féliciter de vous ſavoir heureuſe.

## SCENE XI.

*Le Gendre rentre : il prend la main de Sophie. Le frere regarde la montre, rêve, & soupire. Victorine le regarde.*

M. VANDERK fils, VICTORINE.

VICTORINE.

VOus m'avez bien inquiétée. Une dispute dans un Caffé?

M. VANDERK fils.

Est-ce que mon pere sait cela?

VICTORINE.

Est-ce que cela est vrai?

M. VANDERK.

Non, non, Victorine.

*(Il entre dans le sallon, & Victorine sort d'un autre côté.)*

VICTORINE.

Ah! que cela m'inquiéte.

*Fin du premier Acte.*



# ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

ANTOINE, LE DOMESTIQUE *qui a déja paru.*

ANTOINE.

OU diable étiez-vous donc?

LE DOMESTIQUE.

J'étois dans le magasin.

ANTOINE.

Qui vous y avoit envoyé ?

LE DOMESTIQUE.

Vous.

ANTOINE.

Eh ! que faiſiez-vous-là ?

LE DOMESTIQUE.

Je dormois.

ANTOINE.

Vous dormiez ! il faut qu'il y ait plus de deux heures.

LE DOMESTIQUE.

Je n'en ſais rien : eh bien, votre maître eſt-il rentré ?

ANTOINE.

Bon ; on a ſoupé depuis.

LE DOMESTIQUE.

Enfin, puis-je lui remettre ma Lettre ?

ANTOINE.

Attendez.

---

## SCENE II.

### ANTOINE, LE DOMESTIQUE & VANDERK FILS.

LE DOMESTIQUE.

N'Eſt-ce pas là lui ?

ANTOINE.

Non, non, reſtez parbleu, vous êtes un drôle d'homme de reſter dans ce magaſin pendant trois heures.

LE DOMESTIQUE.

Ma foi, j'y aurois paſſé la nuit, ſi la faim ne m'avoit pas réveillé.

ANTOINE.

Venez, venez.

## SCENE III.

M. VANDERK fils, *seul.*

QUelle fatalité ! je ne voulois pas ſortir ; il ſembloit que j'avois un preſſentiment. Les Commerçans— les Commerçans—c'eſt l'état de mon Pere, & je ne ſouffrirai jamais qu'on l'aviliſſe— Ah, mon Pere ! mon Pere ! un jour de noce ! je vois ſes inquiétudes, toute ſa douleur, le déſeſpoir de ma Mere, ma Sœur, cette pauvre Victorine, Antoine, toute une famille. Ah, Dieux ! que ne donnerois-je pas pour reculer d'un jour, d'un ſeul jour, reculer— [*le pere entre, & le regarde.*] Non certes je ne reculerai pas. Ah Dieux ! (*Il apperçoit ſon pere, il reprend un air gai.*)

## SCENE IV.

M. VANDERK pere, M. VANDERK fils.

M. VANDERK pere.

EH, mais, mon fils, qu'elle pétulence ! quels mouvemens ! que ſignifie ?

VANDERK fils.

Je déclamois ; je— je faiſois le Héros.

VANDERK pere.

Vous ne repréſenteriez pas demain quelque Piéce de Théâtre, une Tragédie ?

M. VANDERK fils.

Non, non, mon pere.

M. VANDERK pere.

Faites, ſi cela vous amuſe : mais, il faudroit quelques précautions, dites-le-moi ; & s'il ne faut pas que je le ſache, je ne le ſaurai pas.

M. VANDERK fils.

Je vous ſuis obligé, mon pere ; je vous le dirois.

M. VANDERK pere.

Si vous me trompez, prenez-y garde ; je ferai cabale.

M. VANDERK fils.

Je ne crains pas cela ; mais, mon pere, on vient de lire

le contrat de mariage de ma sœur : nous l'avons tous signé. Quel nom y avez-vous pris ? & quel nom m'avez-vous fait prendre ?

M. VANDERK pere.

Le vôtre.

M. VANDERK fils.

Le mien ! est-ce que celui que je porte ?—

M. VANDERK pere.

Ce n'est qu'un surnom.

M. VANDERK fils.

Vous vous êtes titré de Chevalier, d'ancien Baron de Saviéres, de Claviéres, de—

M. VANDERK pere.

Je le suis.

M. VANDERK fils.

Vous êtes donc Gentilhomme ?

M. VANDERK pere.

Oui.

M. VANDERK fils.

Oui !

M. VANDERK pere.

Vous doutez de ce que je dis.

M. VANDERK fils.

Non, mon pere ; mais est-il possible ?

M. VANDERK pere.

Il n'est pas possible que je sois Gentilhomme ?

M. VANDERK fils.

Je ne dis pas cela. Mais est-il possible, fussiez-vous le plus pauvre des Nobles, que vous ayez pris un état ?

M. VANDERK pere.

Mon fils, lorsqu'un homme entre dans le monde, il est le jouet des circonstances.

M. VANDERK fils.

En est-il d'assez forte pour descendre du rang le plus distingué au rang—

M. VANDERK pere.

Achevez, au rang le plus bas.

M. VANDERK fils.

Je ne voulois pas dire cela.

M. VANDERK pere.

Ecoutez : le compte le plus rigide qu'un pere doive à son fils, est celui de l'honneur qu'il a reçu de ses ancêtres : asséyez-vous. (*Le pere s'assied ; le fils prend un siége, & s'assied ensuite.*) J'ai été élevé par votre bis-ayeul : mon pere fut tué fort jeune à la tête de son Régiment. Si vous étiez moins raisonnable, je ne vous confierois pas l'histoire de

ma jeunesse : & la voici. Votre Mere, fille d'un Gentilhomme voisin, a été ma seule passion. Dans l'âge où l'on ne choisit pas, j'ai eu le bonheur de bien choisir. Un jeune Officier venu en quartier d'hiver dans la province, trouva mauvais qu'un enfant de seize ans, c'étoit mon âge, attirât les attentions d'un autre enfant : votre Mere n'avoit pas douze ans :il me traita avec une hauteur, je ne le supportai pas, nous nous battîmes.

M. VANDERK fils.

Vous vous battîtes ?

M. VANDERK pere.

Oui, mon fils.

M. VANDERK fils.

Au pistolet ?

M. VANDERK pere.

Non, à l'épée. Je fus forcé de quitter la province : votre Mere me jura une constance qu'elle a eue toute sa vie ; je m'embarquai. Un bon Hollandois, propriétaire du bâtiment sur lequel j'étois, me prit en affection. Nous fumes attaqués, & je lui fus utile, ( c'est là où j'ai connu Antoine. ) Le bon Hollandois m'associa à son commerce, il m'offrit sa niéce & sa fortune. Je lui dis mes engagemens, il m'approuve, il part, il obtient le consentement des parens de votre Mere, il me l'amene avec sa nourrice : c'est cette bonne vieille qui est ici. Nous nous marions; le bon Hollandois mourut dans mes bras, je pris à sa priére & son nom & son commerce : le Ciel a béni ma fortune, je ne peux être plus heureux, je suis estimé : voici votre sœur bien établie, votre beau-frere remplit avec honneur une des premiéres places dans la Robe. Pour vous mon Fils, vous serez digne de moi & de vos ayeux : j'ai déja remis dans notre famille tous les biens que la nécessité de servir le Prince avoit fait sortir des mains de vos ancêtres ils seront à vous ces biens; & si vous pensez que j'aie fait par le commerce une tache à leur nom, c'est à vous de l'effacer; mais dans un siécle aussi éclairé que celui-ci, ce qui peut donner la Noblesse n'est pas capable de l'ôter.

M. VANDERK fils.

Ah, mon pere ! je ne le pense pas ; mais le préjugé est malheureusement si fort—

M. VANDERK pere.

Un préjugé ! un tel préjugé n'est rien aux yeux de la raison.

M. VANDERK fils.

Cela n'empêche pas que le commerce ne soit considéré comme un état.

M. VANDERK pere.

Quel état, mon Fils, que celui d'un homme, qui d'un trait de plume se fait obéir d'un bout de l'univers à l'autre! Son nom, son seing n'a pas besoin, comme la monnoie des Souverains, que la valeur du métal serve de caution à l'empreinte, sa personne a tout fait; il a signé, cela suffit.

M. VANDERK fils.

J'en conviens; mais—

M. VANDERK pere.

Ce n'est pas un peuple, ce n'est pas une seule nation qu'il sert; il les sert toutes, & en est servi: c'est l'homme de l'univers.

M. VANDERK fils.

Cela peut être vrai; mais enfin en lui-même qu'a-t-il de respectable?

M. VANDERK pere.

De respectable! ce qui légitime dans un Gentilhomme les droits de la naissance; ce qui fait la base de ses titres; la droiture, l'honneur, la probité.

M. VANDERK fils.

Votre conduite, mon pere.

M. VANDERK pere.

Quelques Particuliers audacieux font armer les Rois, la guerre s'allume, tout s'embrase, l'Europe est divisée; mais ce Négociant Anglois, Hollandois, Russe ou Chinois n'en est pas moins l'ami de mon cœur: nous sommes sur la superficie de la terre autant de fils de soie qui lient ensemble les nations, & les ramenent à la paix par la nécessité du commerce: voilà, mon fils, ce que c'est qu'un honnête Négociant.

M. VANDERK fils.

Et le Gentilhomme donc, & le Militaire?

M. VANDERK pere.

Je ne connois que deux états au dessus du Commerçant, (en supposant encore qu'il y ait quelque différence entre ceux qui font le mieux qu'ils peuvent dans le rang où le Ciel les a placés:) je ne connois que deux états, le Magistrat qui fait parler les Loix, & le Guerrier qui defend la Patrie.

M. VANDERK fils.

Je suis donc Gentilhomme?

M. VANDERK pere.

Oui, mon fils: il est peu de bonnes maisons à qui vous ne teniez, & qui ne tiennent à vous.

M. VANDERK fils.

Pourquoi donc me l'avoir caché?

M. VANDERK pere.

Par une prudence peut-être inutile : j'ai craint que l'orgueil d'un grand nom ne devînt le germe de vos vertus ; j'ai désiré que vous les tinssiez de vous-même. Je vous ai épargné jusqu'à cet instant les réfléxions que vous venez de faire, qui dans un âge moins avancé se seroient produites avec plus d'amertume.

M. VANDERK fils.

Je ne crois pas que jamais—

M. VANDERK pere.

Qu'est-ce ?

---

# SCENE V.

## ANTOINE, LE DOMESTIQUE, M. VANDERK pere, M. VANDERK fils, *qui rêve.*

ANTOINE.

IL y a, Monsieur, plus de trois heures qu'il est là : c'est un Domestique.

M. VANDERK pere.

Pourquoi faire attendre ? Pourquoi ne pas faire parler ? Son tems peut être précieux ; son Maître peut avoir besoin de lui.

ANTOINE.

Je l'ai oublié, on a soupé, il s'est endormi.

LE DOMESTIQUE.

Je me suis endormi ; ma foi, on est las— on est las— Où diable est-elle à présent ? cette chienne de Lettre me fera damner aujourd'hui.

M. VANDERK pere.

Donnez-vous patience.

LE DOMESTIQUE.

Ah, la voilà ! (*Il baille pendant que le pere lit, le fils rêve.*)

M. VANDERK pere.

Vous direz à votre Maître. Qu'est-il votre Maître ?

LE DOMESTIQUE.

M. Desparville.

M. VANDERK pere.

J'entens ; mais quel est son état ?

LE DOMESTIQUE.

Il n'y a pas long-tems que je suis à lui ; mais il a servi.

M. VANDER*K* pere.

Servi ?

LE DOMESTIQUE.

Oui, c'eſt un Officier diſtingué.

M. VANDER*K* pere.

Dites à votre maître, dites à M. Deſparville que demain entre trois & quatre heures après midi je l'attends ici.

LE DOMESTIQUE.

Oui.

M. VANDER*K* pere.

Dites, je vous en prie, que je ſuis bien fâché de ne pouvoir lui donner une heure plus prompte, que je ſuis dans l'embarras.

LE DOMESTIQUE.

Je ſais, je ſais— La noce de— oui, oui.

---

# *SCENE VI.*

## M. VANDERK pere, M. VANDERK fils.

VANDER*K* fils.

MON pere, je vous prie de pardonner à mes réfléxions.

M. VANDER*K* pere.

Il vaut mieux les dire que les taire.

VANDERK fils.

Peut-être avec trop de vivacité.

M. VANDER*K* pere.

C'eſt de votre âge : vous allez voir ici une femme qui a bien plus de vivacité que vous ſur cet article. Quiconque n'eſt pas Militaire, n'eſt rien.

M. VANDER*K* fils.

Qui donc ?

M. VANDER*K* pere.

Votre Tante ma propre Sœur, elle devroit être arrivée ; c'eſt en vain que je l'ai établie honorablement : elle eſt veuve à préſent & ſans enfans ; elle jouit de tous les revenus des biens que je vous ai achetés, je l'ai comblée de tout ce que j'ai cru devoir ſatisfaire ſes vœux : cependant elle ne me pardonnera jamais l'état que j'ai pris ; & lorſque mes dons ne profanent pas ſes mains, le nom de Frere profaneroit ſes lévres : elle eſt cependant la meilleure de toutes les femmes ; mais voilà comme un honneur de préjugé

étouffe les sentimens de la nature & de la reconnoissance.

M. VANDERK fils.

Mais, mon pere, à votre place je ne lui pardonnerois jamais.

M. VANDERK pere.

Pourquoi? Elle est ainsi, mon fils; c'est une foiblesse en elle, c'est de l'honneur mal entendu, mais c'est toujours de l'honneur.

M. VANDERK fils.

Vous ne m'aviés jamais parlé de cette tante.

M. VANDERK pere.

Ce silence entroit dans mon systême à votre égard; elle vît dans le fond du Berri; elle n'y soutient qu'avec trop de hauteur le nom de nos ancêtres; & l'idée de noblesse est si forte en elle, que je ne lui aurois pas persuadé de venir au mariage de votre sœur, si je ne lui avois écrit qu'elle épouse un homme de qualité; encore a-t-elle mis des conditions singuliéres.

M. VANDERK fils.

Des conditions!

M. VANDERK pere.

Mon chér frere, m'écrit-elle, j'irai; mais ne feroit-il pas mieux que je ne passasse que pour une parente éloignée de votre femme, pour une protectrice de la famille? Elle appuie cela de tous les mauvais raisonnemens qui— J'entends une voiture.

M. VANDERK fils.

Je vais voir.

## SCENE VII.

MDE VANDERK, SOPHIE, LE GENDRE, M. VANDERK pere, M. VANDERK fils.

MDE VANDERK.

VOICI, je crois, ma belle-sœur.

M. VANDERK pere.

Il faut voir.

SOPHIE.

Voici ma tante.

M. VANDERK pere.

Restez ici, je vais au devant d'elle.

LE GENDRE.

Vous accompagnerai-je ?

M. VANDERK pere.

Non, reſtez. Victorine, éclairez-moi.

*Victorine prend un flambeau, & paſſe devant.*

---

## SCENE VIII.

### Mde VANDERK, SOPHIE, LE GENDRE, M. VANDERK fils.

LE GENDRE.

EH bien, mon cher frere, vous avez aujourd'hui un petit air ſérieux.

M. VANDERK fils.

Non, je vous aſſure.

LE GENDRE.

Penſez-vous que votre ſœur ne ſera pas heureuſe avec moi ?

M. VANDERK fils.

Je ne doute pas qu'elle le ſoit.

SOPHIE *à ſa mere.*

L'appellerai-je ma tante ?

Mde VANDERK.

Gardez-vous-en bien, laiſſez-moi parler.

---

## SCENE IX.

### LES ACTEUS PRECEDENS, M. VANDERK pere, LA TANTE, UN LAQUAIS *en veſte, une ceinture de ſoie, botté, un fouet ſur l'épaule ; cependant il porte la robe de la Tante.*

LA TANTE.

AH ! j'ai les yeux éblouis, écartez ces flambeaux, point d'ordre ſur les routes, je devrois être ici il y a deux heures : ſoyez de condition, n'en ſoyez pas, une Ducheſſe, une Financiére, c'eſt égal, des chevaux terribles, mes femmes ont

ont eu des peurs: laiſſez ma robe, vous. Ah, c'eſt Madame Vanderk!
(*Mde Vanderk avance, la ſalue, l'embraſſe, & Mde Vanderk met de la hauteur.*)

MDE VANDERK.

Madame, voici ma fille que j'ai l'honneur de vous préſenter.

(*La tante fait une réverence, & n'embraſſe pas.*)

LA TANTE *à M. Vanderk pere.*

Quel eſt ce Monſieur noir, & ce jeune homme?

M. VANDERK pere.

C'eſt mon grand futur.

LA TANTE *en regardant le fils.*

Il ne faut que des yeux pour juger qu'il eſt d'un ſang noble.

M. VANDERK pere.

Ne trouvez-vous pas qu'il a quelque choſe du grand-pere?

LA TANTE.

Quelque choſe— oui, le front: il eſt ſans doute avancé dans le ſervice?

M. VANDERK pere.

Non, il eſt trop jeune.

LA TANTE.

Il a ſans doute un Régiment.

M. VANDERK pere.

Non.

LA TANTE.

Pourquoi donc?

M. VANDERK pere.

Lorſque par ſes ſervices il aura mérité la faveur de la Cour, je ſuis tout prêt.

LA TANTE.

Vous avez eu vos raiſons, il eſt fort bien: votre fille l'aime ſans doute?

M. VANDER pere.

Oui, ils s'aiment beaucoup.

LA TANTE.

Moi, je me ferois peu embarraſſée de cet amour-là, & j'aurois voulu que mon gendre eût eu un rang avant de lui donner ma fille.

M. VANDERK pere.

Il eſt Préſident.

LA TANTE.

Préſident pourquoi porte-t-il l'épée?

M. VANDERK pere.

Qui! voici mon genrde futur.

LA TANTE.

Cèla ; Monſieur eſt donc de Robe ?

LE GENDRE.

Oui, Madame, & je m'en fais honneur.

LA TANTE.

Monſieur, il y a dans la Robe des perſonnes qui tiennent à ce qu'il y a de mieux.

LE GENDRE.

Et qui le ſont, Madame.

LA TANTE *au pere.*

Vous ne m'aviez pas écrit que c'étoit un homme de Robe. (*au gendre*) Je vous fais, Monſieur, mon compliment, je ſuis charmée de vous voir uni à une famille.

LE GENDRE.

Madame.

LA TANTE.

A une famille à laquelle je prens le plus vif intérêt.

LE GENDRE.

Madame.

LA TANTE.

Mademoiſelle a dans toute ſa perſonne un air, une grace, un ſérieux, une modeſtie ; elle ſera dignement Madame la Préſidente, & ce jeune Monſieur.

(*Regardant le fils.*)

M. VANDERK pere.

C'eſt mon fils.

LA TANTE.

Votre fils ! votre fils ! vous ne me le dites pas— c'eſt mon neveu, ah ! il eſt charmant, il eſt charmant : embraſſés-moi, mon cher enfant. Ah ! vous avez raiſon, c'eſt tout le portrait de mon grand-pere ; il m'a ſaiſie, ſes yeux, ſon front, l'air noble : ah ! mon frere, ah ! Monſieur, je veux l'emmener, je veux le faire connoître dans la province je le préſenterai ; ah ! il eſt charmant.

Mde VANDERK.

Madame, voulez-vous paſſer dans votre appartement ?

M. VANDERK pere.

On va vous ſervir.

LA TANTE.

Ah ! mon, mon lit & un bouillon. ! Ah ! il eſt charmant : & je le retiens demain pour me donner la main. Bon ſoir, mon cher neveu bon ſoir.

M. VANDERK fils.

Ma chere tante, je vous ſouhaite—

## SCENE X.

### M. VANDERK fils, VICTORINE.

M. VANDERK fils.

MA chere tante eſt aſſez folle.

VICTORINE.

C'eſt Madame votre tante ?

M. VANDERK fils.

Oui, ſœur de mon pere.

VICTORINE.

Ses domeſtiques font un train ; elle en a quatre, cinq, ſans compter les femmes : ils ſont d'une arrogance. Madame la Marquiſe par-ci, Madame la Marquiſe par-là, elle veut ci, elle entend ça ; il ſemble que tout ſoit à elle.

M. VANDERK fils.

Je m'en doute bien.

VICTORINE.

Vous ne la ſuivez pas, votre chere tante ?

M. VANDERK fils.

J'y vais. Bon ſoir, Victorine.

VICTORINE.

Attendez donc.

M. VANDERK fils.

Que veux-tu ?

VICTORINE.

Voyons donc votre nouvelle montre.

M. VANDERK fils.

Tu ne l'as pas vue ?

VICTORINE.

Que je la voie encore ! Ah, elle eſt belle, de diamans, à répétition : il eſt 11. heures 7, 8, 9, 10 minutes, onze heures dix minutes. Demain à pareille heure— Voulez-vous que je vous diſe tout ce que vous ferez demain ?

M. VANDERK fils.

Ce que je ferai ?

VICTORINE.

Oui, vous vous leverez à ſept, diſons à huit heures ; vous deſcendrez à dix ; vous donnerez la main à la Mariée, on reviendra à deux heures : on dînera, on jouera ; enſuite votre feu d'artifice, pourvu encore que vous ne ſoyés pas bleſſé.

M. VANDERK fils.

Ah ! ſi je le ſuis—

VICTORINE.

Il ne faut pas l'être.

M. VANDERK fils.

Cela vaudroit mieux.

VICTORINE.

Je parie que voilà tout ce que vous ferez demain.

M. VANDERK fils.

Tu ſerois bien étonnée ſi je ne faiſois rien de tout cela.

VICTORINE.

Que ferez-vous donc ?

M. VANDERK fils.

Au reſte, tu peux avoir raiſon.

VICTORINE.

C'eſt joli, une montre à répétition : lorſqu'on ſe réveille, on ſonne l'heure : je crois que je me réveillerois exprès.

M. VANDERK fils.

Eh bien, je veux qu'elle paſſe la nuit dans ta chambre, pour ſavoir ſi tu te réveilleras.

VICTORINE.

Non.

M. VANDERK fils.

Je t'en prie.

VICTORINE.

Si on le ſavoit, on ſe moqueroit de moi.

M. VANDERK fils.

Qui le dira ? tu me la rendras demain au matin.

VICTORINE.

Vous en pouvez être ſûr ? mais— vous.

M. VANDERK fils.

N'ai-je pas ma pendule ? & tu me la rendras.

VICTORINE.

Sans doute.

M. VANDERK fils.

Qu'à moi.

VICTORINE.

A qui donc ?

M. VANDERK fils.

Qu'à moi.

VICTORINE.

Eh, mais, ſans doute.

M. VANDERK fils.

Bon ſoir, Victorine. Adieu. Bon ſoir. Qu'à moi— qu'à-moi.

## SCENE XI.

VICTORINE *seule.*

QU'A moi, qu'à moi, que veut-il dire ? Il a quelque chose d'extraordinaire aujourd'hui : ce n'est pas sa gaieté, son air franc : il rêvoit— Si c'étoit— non—

## SCENE XII.

ANTOINE, VICTORINE.

ANTOINE.

ON vous appelle, on vous sonne depuis une heure. Quatre ou cinq misérables laquais de condition donnent plus de peine qu'une maison de quarante personnes. Nous verrons demain : ce sera un beau bruit. Je n'oublie rien. Non. (*Il souffle les bougies.*) Allons nous coucher.

## SCENE XIII.

ANTOINE, UN, DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

MONSIEUR Antoine, Mr dit qu'avant de vous coucher vous montiez chez lui par le petit escalier.

ANTOINE.

Oui, j'y vais.

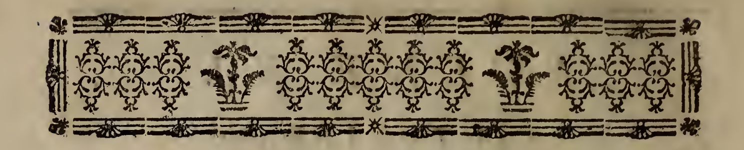
LE DOMESTIQUE.

Bon soir, M. Antoine.

ANTOINE.

Bon soir, bon soir.

*Fin du second Acte.*



# ACTE III.

## SCENE PREMIERE.

M. VANDERK fils, SON DOMESTIQUE.

*M. Vanderk fils entre en tâtonnant avec précaution: le Domestique ouvre le volet fermé le soir par Antoine. M. Vanderk regarde par-tout. Le Domestique est botté ainsi que son Maître, qui tient deux pistolets.*

M. VANDERK fils.

EH bien! les clefs.

SON DOMESTIQUE.

J'ai cherché par-tout, sur la fenêtre, derriére la porte; j'ai tâté le long de la barre de fer, je n'ai rien trouvé: enfin j'ai réveillé le Portier.

M. VANDERK fils.

Eh bien?

SON DOMESTIQUE.

Il dit que M. Antoine les a.

M. VANDERK fils.

Eh pourquoi Antoine a-t-il pris ces clefs?

SON DOMESTIQUE.

Je n'en sais rien.

M. VANDERK fils.

A-t-il coutume de les prendre?

SON DOMESTIQUE.

Je ne l'ai pas demandé: voulez-vous que j'y aille.

M. VANDERK fils.

Non— Et nos chevaux.

SON DOMESTIQUE.

Ils sont dans la cour.

M. VANDERK fils.

Tiens, mets ces piſtolets à l'arçon, & n'y touche pas. As-tu entendu du bruit dans la maiſon ?

SON DOMESTIQUE.

Non. Tout le monde dort: j'ai cependant vu de la lumiére.

M. VANDERK fils.

Où ?

SON DOMESTIQUE.

Au troiſiéme.

M. VANDERK fils.

Au troiſiéme ?

SON DOMESTIQUE.

Ah! c'eſt dans la chambre de Mademoiſelle Voctorine : mais c'eſt ſa lampe.

M. VANDERK fils.

Victorine— Vas-t'en.

SON DOMESTIQUE.

Où irai-je ?

M. VANDERK fils.

Deſcens dans la cour, écoute : cache les chevaux ſous la remiſe à gauche près du carroſſe de ma Mere : point de bruit ſur-tout ; il ne faut réveiller perſonne.

---

# SCENE II.

## M. VANDERK fils.

POURQUOI Antoine a-t-il pris ces clefs? Que vais-je faire? C'eſt de le réveiller. Je lui dirai— Je veux ſortir— J'ai des emplettes : j'ai quelques affaires— Frappons. Antoine— Je n'entens rien— Antoine— Il va me faire cent queſtions. Vous ſortez de bonne heure. Quelle affaire avez-vous donc ? Vous ſortez à cheval : attendez le jour. Je ne veux pas attendre moi. Donnez-moi les clefs. (*il frappe*] Antoine.

ANTOINE *en dedans.*

Qui eſt là ?

M. VANDERK fils.

Il a répondu. Antoine.

ANTOINE.

Qui peut frapper ſi matin ?

M. VANDERK fils.

Moi.

ANTOINE.

Ah ! Monſieur, j'y vais.

M. VANDERK fils.

Il ſe leve— Rien de moins extraordinaire ; j'ai affaire, moi ; je ſors. Je vais à deux pas : quand j'irois plus loin. Mais vous êtes en bottines. Mais ce cheval ? ce Domeſtique ? Eh bien, je vais à deux lieues d'ici ; mon pere m'a dit de lui faire une commiſſion. Comme l'eſprit va chercher bien loin les raiſons les plus ſimples. Ah ! je ne ſais pas mentir.

---

## SCENE III.

ANTOINE, *ſon col à la main.* VANDERK fils.

ANTOINE.

COMMENT, Monſieur, c'eſt vous ?

M. VANDERK fils.

Oui : donne-moi vîte les clefs de la porte cochére.

ANTOINE.

Les clefs ?

M. VANDERK fils.

Oui.

ANTOINE.

Les Clefs ? mais le Portier doit les avoir.

M. VANDERK fils.

Il dit que vous les avez.

ANTOINE.

Ah ! c'eſt vrai : hier au ſoir, je ne m'en reſſouvenois pas. Mais à propos, Monſieur votre pere les a.

M. VANDERK fils.

Mon pere : hé pourquoi les a-t-il ?

ANTOINE.

Demandez-lui, je n'en ſais rien.

M. VANDERK fils.

Il ne les a pas ordinairement.

ANTOINE.

Mais vous ſortez de bonne heure.

M. VANDERK fils.

Il faut qu'il ait eu quelques raiſons pour prendre ces clefs.

ANTOINE.

Peut-être quelque Domeſtique : ce mariage — Il a appréhendé

préhendé de l'embarras, des fêtes— des aubades— Il veut ſe lever le premier : enfin que ſai-je ?

M. VANDERK fils.

Eh bien, mon pauvre Antoine, rends-moi le plus grand— rends-moi un petit ſervice : entre tout doucement, je t'en prie, dans l'appartement de mon pere : il aura mis les clefs ſur quelque table, ſur quelque chaiſe ; apporte-les moi. Prens garde de le réveiller, je ſerois au déſeſpoir d'avoir été la cauſe que ſon ſomeil eût été troublé.

ANTOINE.

Que n'y allez-vous ?

M. VANDERK fils.

S'il t'entend, tu lui donneras mieux une raiſon que moi.

ANTOINE *le doigt en l'air.*

J'y vais : ne ſortez pas, ne ſortez pas.

M. VANDERK fils.

Où veux-tu que j'aille ?

## SCENE IV.

M. VANDERK fils.

J'Aurois bien cru qu'il m'auroit fait plus de queſtions ; Antoine eſt un bon homme— Il ſe ſera bien imaginé—Ah, mon pere, mon pere !— il dort— Il ne ſait pas— Ce cabinet, cette maiſon tout ce qui m'entoure m'eſt plus cher : quitter cela pour toujours, ou pour long-tems, cela fait une peine qui— Ah ! le voilà. Ciel ! c'eſt mon pere.

## SCENE V.

M. VANDERK pere, *en robe de chambre ;* VANDERK fils.

M. VANDERK fils.

Ah ! mon pere, que je ſuis fâché : c'eſt la faute d'Antoine : je le lui avois dit ; mais il aura fait du bruit, il vous aura réveillé.

M. VANDERK pere.

Non, je l'étois.

M. VANDERK fils.

Vous l'étiez ! Apparemment, mon pere, que l'embarras d'aujourd'hui, & que—

M. VANDERK pere.

Vous ne me dites pas bon jour.

M. VANDERK fils.

Mon pere, je vous demande pardon, je vous ſouhaite bien le bon jour.

M. VANDERK pere.

Vous ſortez de bonne heure.

M. VANDERK fils.

Oui, je voulois.

M. VANDERK pere.

Il y a des chevaux dans la cour.

M. VANDERK fils.

C'eſt pour moi, c'eſt le mien, & celui de mon Domeſtique.

M. VANDERK pere.

Eh! où allez-vous ſi matin ?

M. VANDERK fils.

Une fantaiſie d'exercice; je voulois faire le tour du rempart : une idée— un caprice qui m'a pris tout d'un coup ce matin.

M. VANDERK pere.

Dès hier vous aviez dit qu'on tînt vos chevaux prêts.

M. VANDERK fils.

Non pas abſolument.

M. VANDERK pere.

Non, mon fils, vous avez quelque deſſein.

M. VANDERK fils.

Quel deſſein voudriez-vous que j'euſſe ?

M. VANDERK pere.

Je vous le demande.

M. VANDERK fils.

Croyez, mon pere.

M. VANDERK pere.

Mon fils, juſqu'à cet inſtant, je n'ai connu en vous ni détour ni menſonge : ſi ce que vous me dites eſt vrai, répetez-le moi, & je vous croirai———— Si ce ſont quelques raiſons, quelques folies de votre âge, de ces niaiſeries qu'un pere peut ſoupçonner, mais ne doit jamais ſavoir; quelque peine que cela me faſſe, je n'exige pas une confidence dont nous rougirions l'un & l'autre : voici les clefs ſortez—— (*Le fils tend la main, & les prend.*) Mais, mon fils, ſi cela pouvait intéreſſer votre repos, & le mien & celui de votre mere.

M. VANDERK fils.

Ah ! mon pere.

M. VANDERK pere.

Il n'eſt pas poſſible qu'il y ait rien de dèshonorant dans ce que vous allez faire.

M. VANDERK fils.

Ah ! bien plutôt.

M. VANDERK pere.

Achevez.

M. VANDERK fils.

Que me demandez-vous ? Ah, mon pere, vous me l'avez dit hier : vous avez été inſulté ; vous étiez jeune ; vous vous êtes battu ; vous le feriez encore. Ah ! que je ſuis malheureux : je ſens que je vais faire le malheur de votre vie. Non— jamais— Quelle leçon !—Vous pouvez m'en croire : ſi la fatalité—

M. VANDERK pere.

Inſulté— battu— Le malheur de ma vie : mon fils, cauſons enſemble, & ne voyez en moi qu'un ami.

M. VANDERK fils.

S'il étoit poſſible que j'exigeaſſe de vous un ſerment— Promettez-moi que quelque choſe que je vous diſe, votre bonté ne me détournera pas de ce que je dois faire.

M. VANDERK pere.

Si cela eſt juſte.

M. VANDERK fils.

Juſte ou non.

M. VANDERK pere.

Ou non ?

M. VANDERK fils.

Ne vous alarmez pas. Hier au ſoir j'ai eu quelqu'altercation, une diſpute avec un Officier de Cavalerie : nous ſommes ſortis : on nous a ſéparés— Parole aujourd'hui.

M. VANDERK pere, *en s'appuyant ſur le dos d'une chaiſe.*

Ah ! mon fils.

M. VANDERK fils.

Mon pere voilà ce que je craignois.

M. VANDERK pere.

Et puis-je ſavoir de vous un détail plus étendu de votre querelle, & de ce qui l'a cauſée, enfin de tout ce qui s'eſt paſſé ?

M. VANDERK fils.

Ah ! comme j'ai fait ce que j'ai pu pour éviter votre préſence.

M. VANDERK pere.

Vous fait-elle du chagrin ?

M. VANDERK fils.

Ah ! jamais, jamais, je n'ai eu tant besoin d'un ami, & sur-tout de vous.

M. VANDERK pere.

Enfin vous avez eu une dispute.

VANDERK fils.

L'histoire n'est pas longue : la pluie qui est survenue hier, m'a forcé d'entrer dans un caffé, je jouois une partie d'échecs : j'entends à quelques pas de moi quelqu'un qui parloit avec chaleur : il racontoit je ne sai quoi de son pere, d'un Md. d'escompte, des billets ; mais je suis certain d'avoir entendu très-distinctement : oui— tous ces Négocians, tous ces Commerçans sont de fripons, sont de misérables. Je me suis retourné, je l'ai régardé : lui sans nul égard, sans nulle attention, a répété le même discours. Je me suis levé, je lui ai dit à l'oreille qu'il n'y avoit qu'un malhonnête homme qui pût tenir de pareils propos : nous sommes sortis ; on nous a séparés.

M. VANDERK pere.

Vous me permettrez de vous dire.

VANDERK fils.

Ah ! je sais, mon pere, tous les reproches que vous pouvez me faire : cet Officier pouvoit être dans un instant d'humeur : ce qu'il disoit pouvoit ne pas me regarder : l'orsqu'on dit tout le monde, on ne dit personne ; peut-être même ne faisoit-il que raconter ce qu'on lui avoit dit : & voilà mon chagrin, voilà mon tourment. Mon retour sur moi-même a fait mon supplice : il faut que je cherche à égorger un homme qui peut n'avoir pas tort. Je crois cependant qu'il l'a dit, parce que j'étois présent.

VANDERK pere.

Vous le désirez : vous connoît-il ?

M. VANDERK fils.

Je ne le connois pas.

M. VANDERK pere.

Et vous cherchez querelle ! Ah ! mon fils, pourquoi n'avez-vous pas pensé que vous aviez votre pere ? je pense si souvent que j'ai un fils.

M. VANDERK fils.

C'est parce que j'y pensois.

M. VANDERK pere.

Eh ! dans quelle incertitude, dans quelle peine jettiez-vous aujourd'hui votre mere & moi !

M. VANDERK fils.

J'y avois pourvu.

M. VANDERK pere.

Comment ?

M. VANDERK fils.

J'avois laiſſé ſur ma table une Lettre adreſſée à vous ; Victorine vous l'auroit donnée.

M. VANDERK pere.

Eſt-ce que vous vous êtes confié à Victorine ?

M. VANDERK fils.

Non ; mais elle devoit reporter quelque choſe ſur ma table, & elle l'auroit vue.

M. VANDERK pere.

Eh ! quelles précautions aviez-vous priſes contre la juſte rigueur des loix ?

M. VANDERK fils.

La juſte rigueur !

M. VANDERK pere.

Oui, elles ſont juſtes ces loix— Un peuple— je ne ſais lequel— Les Romains, je crois, accordoient des récompenſes à qui conſervoit la vie d'un citoyen. Quelle punition ne mérite pas un François qui médite d'en égorger un autre, qui projette un aſſaſſinat ?

M. VANDERK fils.

Un aſſaſſinat !

M. VANDERK pere.

Oui, mon fils, un aſſaſſinat. La confiance que l'agreſſeur a dans ſes propres forces, fait preſque toujours ſa témérité.

M. VANDERK fils.

Et vous-même, mon Pere, lorſqu'autrefois—

M. VANDERK pere.

Le Ciel eſt juſte : il m'en punit en vous. Enfin quelles precautions aviez-vous priſes contre la juſte rigueur des loix ?

M. VANDERK fils.

La fuite.

M. VANDERK pere.

Hé ! quelle étoit votre marche, le lieu, l'inſtant ?

M. VANDERK fils.

Sur les trois heures après midi : nous devions nous rencontrer derriére les petits remparts.

M. VANDERK pere.

Eh, pourquoi donc ſortez-vous ſitôt ?

M. VANDERK fils.

Pour ne pas manquer à ma parole : j'ai redouté l'embarras de cette noce, de ma Tante, & de me trouver engagé de façon à ne pouvoir m'échapper. Ah ! comme j'aurois voulu retarder d'un jour !

M. VANDERK pere.

Et d'ici à trois heures ne pourriez-vous reſter ?

M. VANDERK fils.

Ah! mon pere! immaginez—

M. VANDERK pere.

Vous aviez raiſon; mais cette raiſon ne ſubſiſte plus. Faites rentrer vos chevaux : remontez chez vous. Je vais réfléchir aux moyens qui peuvent vous ſauver & l'honneur & la vie.

M. VANDERK fils.

(*A part.*) Me ſauver l'honneur !— Mon pere, mon malheur mérite plus de pitié que d'indignation.

M. VANDERK pere.

Je n'en ai aucune.

M. VANDERK fils.

Prouvez-le moi donc, en me permettant de vous embraſſer.

M. VANDER pere.

Non, Monſieur, remontez chez vous.

M. VANDERK fils.

Je— oui, mon pere. (*Il ſe retire précipitamment.*)

---

## *SCENE VI.*

### M. VANDERK pere.

INFORTUNÉ, comme on doit peu compter ſur le bonheur préſent : je me ſuis couché le plus tranquille, le plus heureux des peres, & me voilà. Antoine— je ne puis avoir trop de confiance— Si ſon ſang couloit pour ſon Roi ou pour ſa patrie : mais—

---

## *SCENE VII.*

### M. VANDERK pere, ANTOINE.

ANTOINE.

QUE voulez-vous?

M. VANDERK pere.

Ce que je veux : ah! qu'il vive.

ANTOINE.

Monſieur.

M. VANDERK pere.

Je ne t'ai pas entendu entrer.

ANTOINE.

Vous m'avez appellé.

M. VANDERK pere.

Je t'ai appellé— Antoine, je connois ta diſcrétion, ton amitié pour moi & pour mon fils; il ſortoit pour ſe battre.

ANTOINE.

Contre qui? Je vais.

M. VANDERK pere.

Cela eſt inutile.

ANTOINE.

Tout le quartier va le défendre: je vais réveiller—

M. VANDERK pere.

Non, ce n'eſt pas.

ANTOINE.

Vous me tueriez plutôt que de—

M. VANDERK pere.

Tais-toi, il eſt ici: cours à ſon appartement, dis-lui, dis-lui que je le prie de m'envoyer la Lettre dont il vient de me parler. Ne dis pas autre choſe; ne fais voir aucun intérêt ſur ce qui le regarde— Remarque— vas, qu'il te donne cette Lettre, & qu'il m'attende: je vais le voir.

---

## SCENE VIII.

### M. VANDERK pere, *ſeul.*

FOULER aux pieds la raiſon, la nature & les loix. Préjugé funeſte! abus cruel du point d'honneur, tu ne pouvois avoir pris naiſſance que dans les tems les plus barbares: tu ne pouvois ſubſiſter qu'au milieu d'une nation vaine & pleine d'elle-même, qu'au milieu d'un peuple dont chaque particulier compte ſa perſonne pour tout, & ſa patrie & ſa famille pour rien. Et vous, loix ſages, vous avez deſiré mettre un frein à l'honneur; vous avez ennobli l'échaffaud; votre ſévérité a ſervi à froiſſer le cœur d'un honnête homme entre l'infamie & le ſupplice. Ah, mon fils!

## SCENE IX.

### M. VANDERK pere, ANTOINE.

ANTOINE.

MONSIEUR, vous l'avez laiſſé partir ?

M. VANDERK pere.

Il eſt parti ! ô Ciel ! arrêtez—

ANTOINE.

Ah ! Monſieur, il eſt déja bien loin. Je traverſois la cour; il a mis ſes piſtolets à l'arçon.

M. VANDERK pere.

Ses piſtolets !

ANTOINE.

Il m'a crié; Antoine, je te recommande mon pere, & il a mis ſon cheval au galop.

M. VANDERK pere.

Il eſt parti! [*Il rêve douloureuſement; il reprend ſa fermeté, & dit :*] Que rien ne tranſpire ici. Viens, ſuis-moi, je vais m'habiller.

*Fin du troiſiéme Acte.*



# ACTE IV.

## SCENE PREMIERE.

VICTORINE.

JE le cherche par-tout : qu'eſt-il devenu ? Cela me paſſe. Il ne ſera jamais prêt. Il n'eſt pas habillé. Ah ! que je ſuis fâchée de m'être embarraſſée de ſa montre ! Je l'ai vu toute

la

la nuit qui me disoit qu'à moi, qu'à moi, qu'à moi : il est sorti de bien bonne heure, & à cheval : mais si c'étoit cette dispute, & s'il étoit vrai qu'il fût allé—— Ah ! j'ai un pressentiment ; mais que risque-je d'en parler ? j'en vais parler à Monsieur. Je parierois que c'est ce Domestique qui s'est endormi hier au soir, il avoit une mauvaise physionomie, il lui aura donné un rendez-vous. Ah !

## SCENE II.

### VICTORINE, M. VANDERK pere.

VICTORINE.

MONSIEUR on est bien inquet. Madame la Marquise dit : Mon neveu est-il habillé ? qu'on l'avertisse. Est-il prêt ? Pourquoi ne vient-il pas ?

M. VANDERK pere.

Mon fils.

VICTORINE.

Oui, je l'ai demandé, je l'ai fait chercher : je ne sais s'il est sorti, ou s'il n'est pas sorti ; mais je ne l'ai pas trouvé.

M. VANDERK.

Il est sorti.

VICTORINE.

Vous savez donc, Monsieur, qu'il est dehors.

M. VANDERK.

Oui, je le sais. Voyez si tout le monde est prêt ; pour moi, je le suis. Où est votre pere ?

VICTORINE *fait un pas & revient.*

Avez-vous vu, Monsieur, hier un Domestique qui vouloit parler à vous ou à M. votre fils ?

M. VANDERK.

Un Domestique ? c'étoit à moi : j'ai donné parole à son Maître aujourd'hui, vous faites bien de m'en faire ressouvenir.

VICTORINE *à part.*

Il faut que ce ne soit pas cela, tant mieux, puisque Monsieur sait où il est.

M. VANDERK.

Voyez donc où est votre pere.

VICTORINE.

J'y cours.

## SCENE III.

M. VANDERK.

AU milieu de la joie la plus légitime—— Antoine ne vient point— Je voyois devant moi toutes les miseres humaines— Je m'y tenois préparé. La mort même— Mais ceci— Hé, que dire !—— Ah ! ciel——

## SCENE IV.

M. VANDERK pere, LA TANTE.

M. VANDERK pere.

HE bien, ma sœur, puis-je enfin me livrer au plaisir de vous revoir ?

LA TANTE.

Mon frere, je suis très en colére; vous gronderez après, si vous voulez.

M. VANDERK pere.

J'ai tout lieu d'être fâché contre vous.

LA TANTE.

Et moi contre votre fils.

M. VANDERK pere.

J'ai cru que les droits du sang n'admettoient point de ces ménagemens, & qu'un frere—

LA TANTE.

Et moi, qu'une Sœur comme moi mérite de certains égards.

M. VANDERK pere.

Quoi ! vous auroit-on manqué en quelque chose ?

LA TANTE.

Oui, sans doute.

M. VANDERK pere.

Qui ?

LA TANTE.

Votre fils.

M. VANDERK pere.

Mon fils ! Eh, quand peut-il vous avoir désobligée ?

LA TANTE.

A l'inſtant.

M. VANDERK pere.

A l'inſtant !

LA TANTE.

Oui, mon frere, à l'inſtant : il eſt bien ſingulier que mon neveu qui doit me donner la main aujourd'hui, ne ſoit pas ici, & qu'il ſorte.

M. VANDERK pere.

Il eſt ſorti pour une affaire indiſpenſable.

LA TANTE.

Indiſpenſable, indiſpenſable, votre ſang froid me tue : il faut me le trouver mort ou vif ; c'eſt lui qui me donne la main.

M. VANDERK pere.

Je compte vous la donner, s'il le faut.

LA TANTE.

Vous ? Au reſte je le veux bien, vous me ferez honneur. Oh ! ça, mon frere, parlons raiſon ; il n'y a point de choſes que je n'aye imaginé pour mon neveu, quoiqu'il ſoit malhonnête à lui d'être ſorti. Il y a près mon château ou plutôt près du vôtre, & je vous en rends graces ; il y a un certain fief qui a été enlevé à la famille en 1573, mais il n'eſt pas rachetable.

M. VANDERK pere.

Soit.

LA TANTE

C'eſt un abus ; mais c'eſt fâcheux.

M. VANDERK pere.

Cela peut être : allons rejoindre——

LA TANTE.

Nous avons le temps, il faut repeindre les vitraux de la Chapelle ; cela vous étonne.

M. VANDERK pere.

Nous parlerons de cela.

LA TANTE.

C'eſt que les armoiries ſont écartelées d'Arragon, & que le lambel—

M. VANDERK pere

Ma ſœur, vous ne partez pas aujourd'hui.

LA TANTE

Non, je vous aſſure.

M. VANDERK pere.

Hé bien, nous en parlerons demain.

LA TANTE.

C'eſt que cette nuit j'ai arrangé pour votre fils, j'ai arran-

gé des choſes étonnantes : il eſt aimable, il eſt aimable. Nous avons dans la province la plus riche héritiére, c'eſt une Cramont Balliere de la Tour d'Agor, vous ſavez ce que c'eſt, elle eſt même parente de votre femme ; votre fils l'épouſe, j'en fais mon affaire : vous ne paroîtrez pas, vous ; je le propoſe, je le marie, il ira à l'armée, & moi je reſte avec ſa femme, avec ma niéce, j'éleve ſes enfans.

M. VANDERK pere.

Eh ! ma ſœur.

LA TANTE.

Ce ſont les vôtres, mon frere.

M. VANDERK pere.

Entrons dans le ſallon ſans doute on nous y attend.

---

## SCENE V.

### LES MEMES, ANTOINE.

M. VANDERK pere *à Antoine qui entre.*

ANTOINE reſte ici.

LA TANTE *en s'en allant.*

Je vois qu'il eſt heureux, mais très-heureux pour mon neveu que je ſois venue ici. Vous, mon frere, vous avez perdu toute idée de nobleſſe, de grandeur : le commerce rétrécit l'ame, mon frere. Ce cher enfant ! ce cher enfant ! Mais c'eſt que je l'aime de tout mon cœur.

---

## SCENE VI.

### ANTOINE *ſeul.*

ANTOINE.

OUI, ma réſolution eſt priſe : comment ? Un miſérable, un drôle—

## SCENE VII.

VICTORINE, ANTOINE.

ANTOINE.

QU'EST-CE que tu demandes ?

VICTORINE.

J'entrois.

ANTOINE.

Je n'aime pas tout cela, toujours ſur mes talons ; c'eſt bien étonnant, la curioſité la curioſité. Mademoiſelle, voilà peut-être le dernier conſeil que je vous donnerai de ma vie ; mais la curioſité dans une fille ne peut que la tourner à mal.

VICTORINE.

Eh ! mais je venois vous dire.

ANTOINE.

Vas-t-en, vas-t-en, écoute, ſois ſage : & vis honnêtement, & tu ne pourras manquer.

VICTORINE *à part.*

Qu'eſt-ce que cela veut dire ?

## SCENE VIII.

LES MEMES, M. VANDERK pere.

M. VANDERK pere.

SORTEZ, Victorine, laiſſez-nous, & fermez la porte.

## SCENE IX.

M. VANDERK pere, ANTOINE.

M. VANDERK pere.

AVEZ-VOUS dit au Chirurgien de ne pas s'éloigner ?

ANTOINE.

Non.

M. VANDERK pere.

Non !

ANTOINE.

Non, non—

M. VANDERK pere.

Pourquoi ?

ANTOINE.

Pourquoi ? C'eſt que Monſieur votre fils ne ſe battra pas.

M. VANDERK pere.

Qu'eſt-ce que cela veut dire ;

ANTOINE.

Monſieur, Monſieur, un Gentilhomme, un Militaire, un Diable, fût-ce un Capitaine de Vaiſſeau de Roi ; c'eſt ce qu'on voudra : mais il ne ſe battra pas, vous dis-je, ce ne peut être qu'un mal-honnête homme, un aſſaſſin, il lui a cherché querelle : il croit le tuer, il ne le tuera pas.

M. VANDERK pere.

Antoine.

ANTOINE.

Non, Monſieur, il ne le tuera pas, j'y ai regardé— je ſais par où il doit venir, je l'attendrai, je l'attaquerai, il m'attaquera, je le tuerai, ou il me tuera ; s'il me tue, il ſera plus embarraſſé que moi ; ſi je le tue, Monſieur, je vous recommande ma fille. Au reſte je n'ai pas beſoin de vous la récommander.

M. VANDERK pere.

Antoine, ce que vous dites eſt inutile, & jamais—

ANTOINE.

Vos piſtolets, vos piſtolets ; vous m'avez vu, vous m'avez vu ſur ce Vaiſſeau, il y a long-tems. Qu'importe ? en fait de valeur, il ne faut qu'être homme, & des armes.

M. VANDERK pere.

Eh ! mais Antoine.

ANTOINE

Monſieur, ah, mon cher Maître, un jeune homme d'une auſſi belle eſperance ; ma fille me l'avoit dit, & l'embarras d'aujourd'hui, & la noce & tout ce monde : à l'inſtant même— les clefs du magaſin. Je les emportois, ( *il remet les clefs ſur une table* ) Ah, j'en deviendrai fou ! ah, Dieux !

M. VANDERK pere.

Il me briſe le cœur : écoutez-moi, je vous dis de m'écouter.

ANTOINE.

Monſieur.

M. VANDERK pere

Croyez-vous que je n'aime pas mon fils plus que vous l'aimez ?

ANTOINE.

Et c'eſt à cauſe de cela, vous en mourrez.

M. VANDERK pere.

Non.

ANTOINE.

Ah, Ciel!

M. VANDERK pere.

Antoine, vous manquez de raiſon, je ne vous conçois pas aujourd'hui : écoutez-moi.

ANTOINE.

Monſieur.

M. VANDERK pere.

Ecoutez-moi, vous dis-je, rappellez toute votre préſence d'eſprit, j'en ai beſoin; écoutez avec attention ce que je vais vous confier. On peut venir à l'inſtant, & je ne pourrois plus vous parler— Crois-tu, mon pauvre Antoine; crois-tu, mon vieux camarade, que je ſois inſenſible? N'eſt-ce pas mon fils? n'eſt-ce pas lui qui fonde dans l'avenir tout le bonheur de ma vieilleſſe? Et ma femme— ah! quel chagrin! ſa ſanté foible; mais c'eſt ſans remede, le préjugé qui afflige notre nation rend ſon malheur inévitable.

ANTOINE.

Eh! ne pouviez-vous accommoder cette affaire?

M. VANDERK pere.

L'accommoder! Tu ne connois pas toutes les entraves de l'honneur : où trouver ſon adverſaire? où le rencontrer à préſent? eſt-ce ſur le champ de bataille que de pareilles affaires s'accomodent? Hé n'eſt-il pas contre les mœurs & contre les loix que je paroiſſe en être inſtruit?— Et ſi mon fils eût héſité, s'il eût molli, ſi cette cruelle affaire s'étoit accommodée, combien s'en préparoit-il dans l'avenir! Il n'eſt point de demi brave, il n'eſt point de petit homme qui ne cherchât à le tâter, il lui faudroit dix affaires heureuſes pour faire oublier celle-ci. Elle eſt affreuſe dans tous ſes points; car il a tort.

ANTOINE.

Il a tort!

M. VANDERK pere.

Une étourderie!

ANTOINE.

Une étourderie!

M. VANDERK pere.

Oui. Mais ne perdons pas le tems en vaines diſcuſſions, Antoine.

ANTOINE.

Monſieur.

M. VANDERK pere.

Exécutez de point en point ce que je vais vous dire.

ANTOINE.

Oui, Monſieur.

M. VANDERK pere.

Ne paſſez mes ordres en aucunne maniére, ſongez qu'il y va de l'honneur de mon fils & du mien : c'eſt vous dire tout.

ANTOINE.

Ah, Ciel !

M. VANDERK pere.

Je ne peux me confier qu'à vous, & je me fie à votre âge, à votre expérience ; & je peux dire, à votre amitié. Rendez-vous au lieu où ils doivent ſe rencontrer : déguiſez-vous de façon à n'être pas reconnu ; tenez vous-en le plus loin que vous pourrez : ne ſoyez s'il eſt poſſible, reconnu en aucunne maniére. Si mon fils a le bonheur cruel de tuer ſon adverſaire, montrez-vous alors, il ſera agité, il ſera égaré, il verra mal, voyez pour lui, portez ſur lui toute votre attention ; veillez à ſa fuite, donnez-lui votre cheval, faites ce qu'il vous dira, faites ce que la prudence vous conſeillera. Lui parti, portez ſur le champ tous vos ſoins à ſon rival ; s'il reſpire encore, emparez-vous de ſes derniers momens, donnez-lui tous les ſecours qu'exige l'humanité, expiez autant qu'il eſt en vous le crime auquel je participe, puiſque— puiſque— Cruel honneur !— Mais, Antoine, ſi le Ciel me punit autant que je dois l'être, s'il diſpoſe de mon fils ; je ſuis pere, & je crains mes premiers mouvemens : je ſuis pere, & cette fête, cette noce— ma femme— ſa ſanté—moi-même— alors tu accourras ; mon fils a ſon Domeſtique, tu accourras : mais comme ta préſence m'en diroit trop, ai cette attention, écoute bien, ai-la pour moi ; je t'en ſupplie, tu frapperas trois coups à la porte de de la Baſſe-Cour ; trois coups diſtinctement, & tu te rendras ici, ici dedans, dans ce cabinet : tu ne parleras à perſonne, mes cheveaux ſeront mis, nous y courrons.

ANTOINE.

Mais, Monſieur.

M. VANDERK pere.

Voici quelqu'un, & c'eſt ſa mere.

SCENE

## SCENE X.

### M. VANDERK, Mde VANDERK, ANTOINE.

MDE VANDERK.

AH ! mon cher ami, tout le monde eſt prêt : voici vos gants, Antoine. Eh ! comme te voilà fait ? Tu aurois bien dû te mettre en noir, te faire beau le jour du mariage de ma fille. Je ne te pardonne pas cela.

ANTOINE.

C'eſt que— Madame— Je vais en affaire. Oui, oui— Madame.

M. VANDERK pere.

Allez, allez, Antoine, faites ce que je vous ai dit.

ANTOINE.

Oui Monſieur.

Mme VANDERK.

Antoine.

ANTOINE.

Madame.

Mme VANDERK.

Si tu trouves mon fils, ah je t'en prie, dis-lui qu'il ne tarde point.

M. VANDERK pere.

Allez, Antoine, allez. ( *Antoine & M. Vanderk ſe regardent. Antoine ſort.* )

## SCENE XI.

### M. & MDE VANDERK.

MDE VANDERK.

ANTOINE a l'air bien effarouché.

M. VANDERK pere.

Tout ceci l'échauffe & le dérange.

Mme VANDERK.

Ah ! mon ami, faites-moi compliment ; il y a plus de deux ans que je ne me ſuis ſi bien portée— Ma fille— mon gen-

dre, toute cette famille eſt ſi reſpectable, ſi honnête, la bonne robe eſt ſage comme les loix : mais, mon ami, j'ai un reproche à vous faire, & votre ſœur a raiſon, vous donnez aujourd'hui de l'occupation à votre fils, vous l'envoyez je ne ſais en quel endroit; au reſte, vous le ſavez : il faut cependant que ce ſoit très-loin, car je ſuis ſûre qu'il ne s'eſt point amuſé : lorſqu'il va revenir, il ne pourra nous rejoindre. Victorine a dit à ma fille qu'il n'étoit point habillé, & qu'il étoit monté à cheval.

M. VANDERK *lui prenant la main affectueuſement.*

Laiſſez-moi reſpirer, & permettez-moi de ne penſer qu'à votre ſatisfaction, votre ſanté me fait le plus grand plaiſir : nous avons tellement beſoin de nos forces, l'Adverſité eſt ſi près de nous. La plus grande félicité eſt ſi peu ſtable, ſi peu— ne faiſons point attendre, on doit nous trouver de moins dans la compagnie. La voici.

---

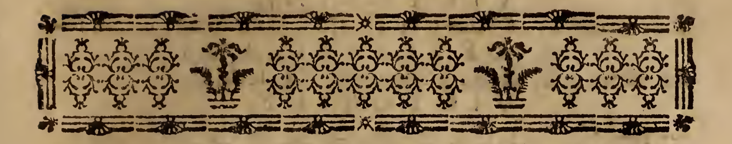
## SCENE XII.

LES MEMES, SOPHIE, LE GENDRE, LA TANTE, *& une grouppe de compagnie de femmes & d'hommes, plus d'hommes de robes que d'autres.*

M. VANDERK pere.

ALLONS, belle jeuneſſe. Madame, nous avons été ainſi. Puiſſiez-vous, mes enfans, voir un pareil jour, (*à part*) & plus beau que celui-ci !

*Fin du quatriéme Acte.*



# ACTE V.

## SCENE PREMIERE.

VICTORINE *se tournant vers la couliſſe d'où elle ſort.*

M. Antoine, M. Antoine, M. Antoine. Le Maître-d'Hôtel, les Gens, les Commis, tout le monde demande M. Antoine. Il faut que j'aie la peine de tout. Mon pere eſt bien étonnant : je le cherche par-tout ; je ne le trouve nulle part. Jamais ici il n'y a eu tant de monde, & jamais— Eh quoi !.. hain— Antoine, Antoine. Hé bien, qu'ils appellent. Cette cérémonie que je croyois ſi gaie, grands Dieux, comme elle eſt triſte ! Mais lui, ne s'être pas trouvé au mariage de ſa ſœur ; & d'un autre côté— auſſi mon pere avec ſes raiſons, ſois ſage, ſois ſage, & tu ne pourras manquer— Où eſt-il allé ? Je—

## SCENE II.

VICTORINE, DESPARVILLES.

M. DESPAVILLES.

MAdemoiſelle, puis-je entrer ?

VICTORINE.

Monſieur, vous êtes ſans doute de la noce. Entrez dans le ſallon.

M. DESPARVILLES.

Je n'en ſuis pas, Mademoiſelle, je n'en ſuis pas.

VICTORINE.

Ah! Monſieur, ſi vous n'en êtes pas, pour quelle raiſon?—

M. DESPARVILLES.

Je viens pour parler à Monſieur Vanderk.

VICTORINE.

Lequel?

M. DESPARVILLES.

Mais le Négociant. Eſt-ce qu'il y a deux Négocians de ce nom-là? C'eſt celui qui demeure ici.

VICTORINE.

Ah! Monſieur, quel embarras! Je vous aſſure que je ne ſais comment Monſieur pourra vous parler au milieu de tout ceci; & même on ſeroit à table, ſi on n'attendoit pas quelqu'un qui ſe fait bien attendre.

M. DESPARVILLES.

Mademoiſelle, M. Vanderk m'a donné parole ici aujourd'hui à cette heure.

VICTORINE.

Il ne ſavoit donc pas l'embarras—

M. DESPARVILLES.

Il ne ſavoit pas, il ne ſavoit pas: c'eſt hier au ſoir qu'il me l'a fait dire.

VICTORINE.

J'y vais donc. Si je peux l'aborder; car il répond à l'un, il répond à l'autre. Je dirai— Qu'eſt-ce que je dirai?

M. DESPARVILLES.

Dites que c'eſt quelqu'un qui voudroit lui parler; que c'eſt quelqu'un à qui il a donné parole à cette heure-ci, ſur une Lettre qu'il en a reçue. Ajoutez que— Non— dites-lui ſeulement cela.

VICTORINE.

J'y vais— Quelqu'un!— Mais, Monſieur, permettez moi de vous demander votre nom.

M. DESPARVILLES.

Il le fait bien peu. Dites, au reſte, que c'eſt M. Deſparvilles; que c'eſt le Maître d'un Domeſtique.

VICTORINE.

Ah! je ſais, un homme qui avoit un viſage— qui avoit un air— Hier au ſoir. J'y vais, j'y vais.

## SCENE III.

### M. DESPARVILLE *seul.*

QUe de raiſons ! parbleu ces choſes là ſont bien faites pour moi. Il faut que cet homme marie juſtement ſa fille aujourd'hui, le jour, le même jour que j'ai à lui parler : c'eſt fait exprès : Oui, c'eſt fait exprès pour moi. Ces choſes-là n'arrivent qu'à moi. Peſte ſoit des enfans. Je ne veux plus m'embarraſſer de rien. Je vais me retirer dans ma Province. Mais mon pere, mon pere — mais mon fils, vas te promener, j'ai fait mon temps, fais le tien. Ah ! c'eſt apparement notre homme. Encore unrefus que je vais eſſuyer.

## SCENE IV.

### M. DESPARVILLE, M. VANDERK.

M. DESPARVILLE pere.

MOnſieur, monſieur, je ſuis fâché de vous déranger. Je ſais tout ce qui vous arrive. Vous mariez votre fille? Vous êtes à l'inſtant en compagnie : mais un mot, un ſeul mot.

M. VANDERK pere.

Et moi, Monſieur, je ſuis fâché de ne vous avoir pas donné une heure plus prompte. On vous a peut-être fait attendre. J'avois dit à quatre heures, & il eſt trois heures ſeize minutes. Monſieur, aſſeyez-vous.

M. DESPARVILLE pere.

Non, parlons debout, j'aurai bien-tôt dit. Monſieur, je crois que le diable eſt après moi. J'ai depuis quelques jours, beſoin d'argent, & encore plus depuis hier pour la circonſtance la plus preſſante, & que je ne peux pas dire. J'ai une lettre de change, bonne, excellente : c'eſt comme diſent vos Marchands, c'eſt de l'or en barre; mais elle ſera payée quand ? quand ? Je n'en ſais rien : ils ont des uſages, des uſances, des termes que je ne comprends pas. J'ai été chez pluſieurs de vos Confreres, mais tous ceux que j'ai vu juſqu'à préſent ſont des Arabes, des Juifs; pardonnez-moi

le terme, oui, des Juifs. Ils m'ont demandé de remises considérables; parce qu'ils voient que j'en ai besoin. D'autres m'ont refusé tout net. Mais que je ne vous retarde point. Pouvez-vous m'avancer le payement de ma lettre de change, ou ne le pouvez-vous pas?

M. VANDERK pere.

Puis-je la voir?

M. DESPARVILLE pere.

La voilà— (*Pendant que M. Vanderk lit.*) Je payerai tout ce qu'il faudra. Je sais qu'il y a des droits. Faut-il le quart? faut-il— J'ai besoin d'argent.

M. VANDERK. (*Il sonne.*)

Monsieur, je vais vous la faire payer.

M. DESPARVILLE pere.

A l'instant?

M. VANDERK

Oui, Monsieur.

M. DESPARVILLE pere.

A l'instant! prenez, prenez, Monsieur. Ah quel service vous me rendez! Prenez, prenez, Monsieur.

M. VANDERK *au Domestique qui entre.*

Allez à ma caisse, apportez le montant de cette lettre 2400 livres.

M. DESPARVILLE pere.

Monsieur, au service que vous me rendez, pouvez-vous ajouter celui de me faire donner de l'or?

M. VANDERK pere.

Volontiers, Monsieur. (*au Domestique*) Apportez la somme en or.

M. DESPARVILLE *au Domestique qui sort.*

Faites retenir, Monsieur, l'escompte, l'àcompte.

M. VANDERK pere.

Non, Monsieur, je ne prends point d'escompte, ce n'est pas mon commerce; & je vous l'avoue avec plaisir, ce service ne me coute rien. Votre lettre vient de Cadix, elle est pour moi une rescription, elle devient pour moi de l'argent comptant.

M. DESPARVILLE pere.

Monsieur, Monsieur, voilà de l'honnêteté, voilà de l'honnêteté: vous ne savez pas toute l'obligation que je vous dois, toute l'étenduë du service que vous me rendez.

M. VANDERK pere.

Je souhaite qu'il soit considérable.

M. DESPARVILLE pere.

Ah, Monsieur! Monsieur, que vous êtes heureux! Vous n'avez qu'une fille, vous?

M. VANDERK pere.

J'eſpere que j'ai un fils.

M. DESPARVILLE pere.

Un fils ! Mais il eſt apparement dans le commerce, dans un état tranquille ; mais le mien, le mien eſt dans le ſervice : à l'inſtant que je vous parle, n'eſt-il pas occupé à ſe battre ?

M. VANDERK pere.

A ſe battre !

M. DESPARVILLE pere.

Oui, Monſieur, à ſe battre, un autre jeune homme dans un caffé. Un petit étourdi lui a cherché querelle, je ne ſais pourquoi, je ne ſais comment ; il ne le ſait pas lui-même.

M. VANDERK pere.

Que je vous plains! & qu'il eſt à craindre—

M. DESPARVILLE pere.

A craindre ! je ne crains rien : mon fils eſt brave, il tient de moi, & adroit, adroit : à vingt pas il couperoit une balle en deux ſur une lame de couteau, mais il faut qu'il s'enfuye, c'eſt le diable : vous entendez bien, vous entendez bien, je me fie à vous, vous m'avez gagné l'ame.

M. VANDERK pere.

Monſieur, je ſuis flatté de votre— (*On frappe à la porte un coup.*) Je ſuis flatté de ce que— (*un ſecond coup.*)

M. DESPARVILLE pere.

C'eſt n'eſt rien, c'ſt qu'on frappe chez vous. (*un troiſiéme coup. M. Vanderk tombe ſur un ſiége.*) Monſieur, vous ne vous trouvez pas indiſpoſé ?

M. VANDERK pere.

Ah, Monſieur, tous les peres ne ſont pas malheureux. (*Le Domeſtique entre avec des rouleaux de louis.*) Voila votre ſomme ! partez, Monſieur, vous n'avez pas de tems à perdre.

M. DESPARVILLE pere.

Que vous m'obligez !

M. VANDERK pere.

Permettez-moi de ne pas vous reconduire.

M. DESPARVILLE pere.

Ah, vous avez affaire ! Ah, le brave homme ! ah, l'honnête homme. Monſieur, mon ſang eſt à vous ; reſtez, reſtez, reſtez, je vous en prie.

## SCENE V.

M. VANDERK pere *seul.*

MON fils eſt mort— je l'ai vu là— & je ne l'ai pas embraſſé— Que de peine ſa naiſſance me préparoit ? Que de chagrin ſa mere !—

## SCENE VI.

M. VANDERK pere, ANTOINE.

M. VANDERK pere.

HE bien !

ANTOINE.

Ah, mon maître, tous deux ; j'étois très-loin, mais j'ai vu, j'ai vu— Ah, Monſieur.

M. VANDERK pere.

Mon fils.

ANTOINE.

Oui, ils ſe ſont approchés à bride abbatue. L'Officier a tiré, votre fils, enſuite. L'Officier eſt tombé d'abord ; il eſt tombé le premier. Après cela, Monſieur. Ah, mon cher maître ! Les chevaux ſe ſont ſéparés— je ſuis couru— je— je—

M. VANDERK pere.

Voyez ſi mes chevaux ſont mis ; faites approcher par la porte de derriere, venez m'avertir : courons-y, peut-être n'eſt-il que bleſſé.

ANTOINE.

Mort, mort : j'ai vu ſauter ſon chapeau, mort.

# *SCENE VII.*

## LES ACTEURS PRECEDENS, VICTORINE.

VICTORINE.

MORT ! Ah ! qui donc ? qui donc ?

M. VANDERK pere.

Que demandez-vous ?

ANTOINE.

Qu'eſt-ce que tu demandes ? ſors d'ici tout à l'heure.

M. VANDERK pere.

Laiſſez-la. Allez, Antoine, faites ce que je vous dis.

# *SCENE VIII.*

## M. VANDERK, pere VICTORINE, ANTOINE *dans l'appartement.*

M. VANDERK pere.

QUE voulez-vous, Victorine ?

VICTORINE.

Je venois demander ſi on doit faire ſervir, & j'ai rencontré un Monſieur qui m'a dit que vous vous trouviez mal.

M. VANDERK pere.

Non, je ne me trouve pas mal. Où eſt la compagnie ?

VICTORINE.

On va ſervir.

M. VANDERK pere.

Tâchez de parler à Madame en particulier, vous lui direz que je ſuis à l'inſtant forcé de ſortir, que je la prie de ne pas s'inquiéter ; mais qu'elle faſſe enſorte qu'on ne s'apperçoive pas de mon abſence, je ſerai peut-être— Mais vous pleurez, Victorine.

VICTORINE.

Mort. Eh ! qui donc ? Monſieur votre fils ?

M. VANDERK pere.

Victorine.

VICTORINE.

J'y vais, Monfieur; non, je ne pleurerai pas, je ne pleurerai pas.

M. VANDERK pere.

Non, reftez je vous l'ordonne : vos pleurs vous trahiroient, je vous défends de fortir d'ici que je ne fois rentré.

VICTORINE. *apprercevant M. Vanderk fils.*

Ah! Monfieur.

M. VANDERK pere.

Mon fils!

---

# SCENE IX.

LES MEMES, M. VANDERK fils, M. DESPARVILLE pere M. DESPARVILLE fils.

M. VANDERK fils.

Mon pere!

M. VANDERK pere.

Mon fils!.... je t'embraffe.... je te revois fans doute honnête homme?

M. DESPARVILLE pere.

Oui, morbleu, il l'eft.

M. VANDERK fils.

Je vous préfente Meffieurs Defparville.

M. VANDERK pere.

Meffieurs.

M. DESPARVILLE pere.

Monfieur, je vous préfente mon fils... N'étoit-ce pas mon fils, lui juftement qui étoit fon adverfaire!

M. VANDERK pere.

Comment! eft-il poffible que cette affaire...

M. DESPARVILLE pere.

Bien, bien, morbleu, bien. Je vais vous raconter.

M. DESPARVILLE fils.

Mon pere, permettez-moi de parler.

M. VANDERK fils.

Qu'allez-vous dire?

M. DESPARVILLE fils.

Souffrez de moi cette vengeance.

M. VANDERK fils.

Vengez-vous donc.

M. DESPARVILLE fils.

Le récit feroit trop court fi vous le faifiez, Monfieur ; & à préfent votre honneur eft le mien. Il me paroît Monfieur, que vous étiez auffi inftruit que mon pere l'étoit. Mais voici ce que vous ne favez pas. Nous nous fommes rencontrés ; j'ai couru fur lui : j'ai tiré ; il a foncé fur moi, il m'a dit : Je tire en l'air ; & il l'a fait. Ecoutez, m'a-t'il dit, en me ferrant la botte, j'ai cru hier que vous infultiez mon pere, en parlant des Négocians. Je vous ai infulté : j'ai fenti que j'avois tort ; je vous en fais mes excufes. N'êtes-vous pas content ? Eloignez-vous, & recommençons. Je ne peux, Monfieur, vous exprimer ce qui s'eft paffé en moi : je me fuis précipité de mon cheval ; il en a fait autant, & nous nous fommes embraffés. J'ai rencontré mon pere, lui à qui pendant ce temps-là, lui à qui vous rendiez fervice. Ah, Monfieur !

M. DESPARVILLE pere.

Hé ! vous le faviez, morbleu : & je parie que ces trois coups frappés à la porte... Quel homme êtes-vous ? Et vous m'obligiez pendant ce temps-là ! moi, je fuis ferme, je fuis honnête ; mais en pareille occafion, à votre place j'anrois envoyé le Baron d'Efparville à tous les diables.

M. VANDERK pere.

Ah ? Meffieurs, qu'il eft difficile de paffea d'un grand chagrin à une grande joie. Meffieurs, j'entends du bruit. Nous allons nous mettre à table, faites-moi l'honneur d'être du dîner. Que rien ne tranfpire ici : cela troubleroit la fête. ( *à Monfieur Defparville fils.* ) Après ce qui s'eft paffé, Monfieur, vous ne pouvez être que le plus grand ennemi, ou le plus grand ami de mon fils, & vous n'avez pas la liberté du choix.

M. DESPARVILLE fils.

Ah, Monfieur ! ( *en baifant la main de M. Vanderk pere.* )

M. DESPARVILLE pere.

Mon fils, ce que vous faites là eft bien.

VICTORINE *à M. Vanderk fils.*

Qu'à moi, qu'à moi : ah, cruel !

M. VANDERK fils. *à Victorine.*

Que je fuis aife de te revoir !

M. VANDERK pere.

Victorine, taifez-vous.

## SCENE X.

### LESMEMES, Mme VANDERK, SOPHIE, LE GENDRE.

Mme VANDERK.

AH ! te voilà, mon fils. Mon cher ami, peut-on faire ſervir ? Il eſt tard.

M. VANDERK pere.

Ces Meſſieurs veulent bien reſter. (*à Meſſieurs Deſparville.*) Voici Meſſieurs, ma femme, mon gendre & ma fille que je vous préſente.

M. DESPARVILLE pere.

Quel bonheur mérite une telle famille !

## SCENE XI.

### LES MEMES, LA TANTE,

LA TANTE.

ON dit que mon neveu eſt arrivé. Hé te voilà, mon cher enfant. Je n'ai eu qu'un cri après toi. Je t'ai demandé, je t'ai déſiré. Ah ! ton pere eſt ſingulier, mais très-ſingulier, te donner une commiſſion le jour du mariage de ta ſœur !

M. VANDERK pere.

Madame, vous demandiez des Militaires, en voici. Aidez-moi à les retenir.

LA TANTE.

Hé ! c'eſt le vieux Baron d'Eſparville.

M. DESPARVILLE pere.

Hé ! c'eſt vous, Madame la Marquiſe. Je vous croyois en Berri.

LA TANTE.

Que faites-vous ici ?

M. DESPARVILLE pere.

Vous êtes, Madame, chez le plus brave homme, le plus, le plus....

M. VANDERK pere.

Monsieur, Monsieur, passons dans le sallon, vous y renouerez connoissance. Ah! Messieurs, Ah! mes enfans, je suis dans l'ivresse de la plus grande joie. ( *à sa femme.* ) Madame, voilà notre fils.

( *Il embrasse son fils ; le fils embrasse sa mere.* )

## SCENE XII. & derniere.

### LES MEMES, ANTOINE.

ANTOINE.

LE carosse est avancé, Monsieur, &.... Ah, Ciel!.... ah, Dieux!... ah, Monsieur!

M. VANDERK pere.

Hé bien! hé bien, Antoine! hé! mais la tête lui tourne aujourd'hui.

LA TANTE.

Cet homme est fou, il faut le faire enfermer.

VICTORINE.

[ *Elle court à son pere, lui met la main sur la bouche, & l'embrasse.* ]

M. VANDERK pere.

Paix, Antoine. Voyez à nous faire servir.

[ *La compagnie fait un pas, & cependant Antoine dit.* ]

ANTOINE.

Je ne sai si c'est un rêve. Ah, quel bonheur! il falloit que je fusse aveugle... Ah! jeunes gens, jeunes gens, ne penserez-vous jamais que l'étourderie même la plus pardonnable peut faire le malheur de tout ce qui vous entoure?

*Fin du cinquiéme & dernier Acte.*

### APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monsegneur le Vice-Chancelier *Le Philosophe sans le savoir*, Comédie : & je crois qu'on peut en permettre l'impression. A Paris ce 20 Février 1766. MARIN.

*Le Privilége est à la Piéce intitulée*, Le Roi & le Fermier.